

AUX MARGES DE LA PSEUDONYMIE

David MARTENS

La pseudonymie consiste en un geste relativement simple : utiliser un autre nom que son nom véritable. En cela, cette pratique rompt avec l'usage courant, qui obéit à des normes sociales spécifiques ainsi que, le cas échéant, à une législation particulière. En d'autres termes, l'on n'est nullement libre de faire tout ce que l'on veut en matière de nomination. Ces contraintes régissant l'anthroponymie s'articulent, en littérature, avec celles du champ littéraire. **Jan Herman** le montre en cartographiant la *doxa* qui sous-tend les formes de l'auctorialité dans la littérature du XVIII^e siècle. Cette démarche consiste à situer la pseudonymie au sein du système de pratiques de signature qui lui donne sens et qui apparaît comme plus rigoureusement structuré que l'on ne se l'imagine parfois, notamment lorsqu'on l'envisage comme une manifestation de la liberté créatrice du sujet, qui se traduirait jusque dans l'invention de l'auteur de l'œuvre.

Comme le fait apparaître cette contribution de Jan Herman, le mode de signature le plus largement partagé dans le système de l'auctorialité qui régit les pratiques littéraires de l'âge classique est l'anonymat. La pseudonymie, lorsqu'elle est pratiquée, prend dès lors sens par rapport à cette norme, ainsi que par rapport aux autres possibilités de signature existantes. En l'espèce, pseudonymie et anonymat entretiennent un rapport étroit. La première constitue en effet l'un des moyens privilégiés pour assurer le second. Davantage, pour un auteur qui entend ne pas être identifié, la pseudonymie peut même apparaître comme le moyen par excellence de préserver secrète son identité, dans la mesure où un pseudonyme peut parfaitement passer pour un nom véritable et, ce faisant, la dissimulation du véritable nom elle-même être voilée au public.

Dans sa contribution, **Charline Pluvinet** aborde une autre stratégie de signature qui met en question les dispositifs énonciatifs mis en œuvre par Éric Chevillard dans plusieurs de ses livres. Elle montre que, s'il n'utilise pas lui-même de pseudonymes, la façon dont l'écrivain met en œuvre son nom d'auteur et, plus largement, la manière dont il brouille le principe même de l'identité et de la signature dans ses écrits, génèrent des effets de lecture particuliers, que l'on pourrait qualifier d'effets de pseudonymisation. L'œuvre de Chevillard, en mettant en question l'unicité traditionnellement prêtée au nom, met ainsi en cause le principe même du nom d'auteur comme mode de classement et d'appréhension de ses écrits. En étudiant ce phénomène, l'article de Pluvinet témoigne exemplairement d'une forme d'extension du domaine de la pseudonymie au-delà des bornes de son exercice strict.

Ainsi que le fait apparaître le cas de figure de l'anonymat et celui envisagé par Charline Pluvinet, la pseudonymie entretient des liens, ou du moins présente certaines analogies avec d'autres pratiques de signature ou d'écriture impliquant un usage particulier du nom d'auteur. Ce type de nom affecte en effet la fonction-auteur d'une façon analogue à certaines pratiques d'écriture ou à certains modes d'attribution fondés sur l'altération de la relation, inscrite dans le nom, entre un auteur et le texte qui lui est attribué et, plus précisément, sur l'attribution d'un texte à une figure auctoriale distincte de son véritable auteur.

Traditionnellement, le pseudonyme est le fait d'un auteur qui reste maître de son texte, bien qu'il l'attribue à un double, plus ou moins consistant et distinct de lui-même. Cette substitution d'un nom à un autre trouve un pendant dans l'opération signatoriale qui se joue dans la relation entre l'auteur qui endosse publiquement un texte écrit par un autre, et cet autre, qui demeure anonyme. Le travail des nègres est en effet publié sous un autre nom que le leur et, en ce sens, il fait l'objet d'une substitution de signature analogue à certains égards à celle qui opère dans le cadre du pseudonyme. Dans un ordre d'idées similaire, d'autres formes de pseudépigraphie consistent en l'attribution à un autre d'un texte dont on est l'auteur, pour attirer l'attention du public et, éventuellement, en tirer des bénéfices, symboliques ou plus substantiels. Là encore, le procédé présente avec la pseudonymie une parenté structurelle : la substitution d'un (nom d')auteur à un autre. Mais, à l'inverse de ce qui se produit dans le cas du recours à un nègre, il ne s'agit pas de signer le texte d'un autre mais bien plutôt d'attribuer à un autre l'un de ses textes.

La différence entre, d'une part, la pseudonymie telle qu'elle est envisagée de façon intuitive dans la critique et le grand public – et telle qu'elle l'a été dans le cadre de ce volume – et, d'autre part, la signature d'une œuvre écrite par un nègre

ainsi que l'attribution à un autre réside dans le fait que, dans un cas comme dans l'autre, le texte est attribué à un auteur réel, ayant une existence effectivement attestée. En d'autres termes, ces deux modes de signature ne relèvent pas de l'espace de la fiction, mais bien plutôt de celui de la tromperie. Ceci explique qu'ils puissent donner lieu – dans le champ littéraire moderne – à des poursuites légales (apocryphe) ou des récriminations morales (nègres), ce qui n'est le cas de la pseudonymie que dans certaines circonstances. C'est très vraisemblablement cette différence qui explique que l'on ne parle guère de pseudonymie lorsqu'il s'agit de nègres ou d'ouvrages attribués à des auteurs à l'existence avérée.

Si l'écriture des nègres relève d'une relation de consentement entre un auteur réel mais secret et un auteur factice mais public (à travers une rémunération le plus souvent), le plagiat relève d'une autre logique. Il consiste à publier sous son nom un texte identique ou proche d'un autre, que celui-ci ait déjà été publié ou non. En tous les cas, il y va, là encore, d'une relation entre deux auteurs, à l'existence attestée dans les deux cas (bien que l'un d'eux puisse utiliser un pseudonyme), mais aussi et surtout entre leurs signatures, le plagiaire substituant la sienne à celle du véritable auteur de l'œuvre¹. Pareille appropriation demeure cependant, en dépit de l'analogie formelle avec la pseudonymie, perçue comme distincte de celle-ci, en raison de ce qu'elle engage en termes symboliques et de ce qu'elle est susceptible de provoquer sur le plan légal.

La traduction et la pseudonymie partagent aussi certains enjeux en termes d'interactions entre signature(s). À l'instar d'un pseudonyme – signature dépendant d'un autre nom, que celui-ci apparaisse ou non –, la signature du traducteur d'un texte s'attache à celle de son auteur, comme une traduction se donne à lire pour habitée par un autre texte, l'original. Alors que la pseudonymie implique deux noms pour un même référent, la traduction se conçoit traditionnellement comme le passage d'un signifiant à un autre pour désigner un même signifié: d'un côté, deux noms pour un même individu; de l'autre, deux versions pour un « même » agencement de significations. Les signatures pseudonymes et traductrices ont en outre en commun d'impliquer (au moins) deux signatures pour un « même » texte, à cette différence près que, dans la plupart des traductions, la signature du traducteur et celle de l'auteur sont en co-présence: selon le modèle le plus courant, celle du premier se noue (et se subordonne) à celle de l'écrivain traduit².

1. Sur le plagiat, voir H. Maurel-Indart, *Du plagiat*, Gallimard, « Folio », 2011.

2. Pour l'étude d'un cas de figure révélateur de cette proximité formelle et de son traitement sur le plan de la logique de l'imaginaire, voir D. Martens, « Portrait du traducteur en hors-la-loi. Blaise Cendrars et Al Jennings », dans *Blaise Cendrars. Un imaginaire du crime*, L'Harmattan, coll. « Structures et pouvoirs des imaginaires », 2008, p. 63-79.

On le voit, la pseudonymie présente certaines analogies majeures avec d'autres pratiques d'écriture. Le fait tient, sous réserve d'une investigation plus poussée et systématique, à ce que les analogies structurelles entre le pseudonyme et l'anonymat, la pseudépigraphie, le recours à un nègre, le plagiat ou encore la traduction, induisent, d'une part, des finalités parfois convergentes et, d'autre part, des convergences sur le plan des logiques de l'imaginaire que ces dispositifs mettent en œuvre. Mais dans le même temps, il ne s'agit jamais de pseudonymes. Envisager la pseudonymie suppose donc de l'envisager non seulement dans son fonctionnement en tant que système spécifique (incluant la pseudonymie et l'hétéronymie), mais aussi dans son inscription et ses interactions avec d'autres modes de signature et, plus largement, avec d'autres types de discours.

Ainsi que le montre l'étude que **Dominique Maingueneau** consacre à la différence des modalités de recours au pseudonyme au sein de ces deux discours constituants que sont la littérature et la philosophie, les usages du nom de plume ne sont nullement similaires selon les champs discursifs. En l'espèce, si dans le cadre du premier, la pseudonymie est monnaie courante, en revanche, constate Dominique Maingueneau, à quelques très rares exceptions près – en particulier celle de Kierkegaard –, les philosophes paraissent s'être montrés relativement rétifs à l'idée de recourir à des pseudonymes. En témoigne la facture de leurs iconographies respectives, ainsi que le pointe Maingueneau en comparant celles de Pierre Louÿs et d'Alain.

Les différentes pratiques présentant une analogie avec la pseudonymie concernent la littérature de façon particulière, notamment parce qu'il s'agit d'un champ de production culturel reposant sur un régime de singularité, qui n'a eu de cesse de se renforcer depuis le début de la modernité littéraire. Mais elles ont également cours au sein d'autres domaines. Il est évident que des hommes politiques, des journalistes, ou d'autres figures publiques amenées à publier, c'est-à-dire à apparaître dans l'espace public, peuvent parfaitement avoir recours à ce type de signatures. Mais les normes régissant chaque champ discursif et chaque domaine de pratiques sont héritières d'une histoire particulière. Elles obéissent dès lors à des logiques spécifiques, qui déterminent ces pratiques de façon singulière. Pareil constat invite à prolonger l'étude de la pseudonymie, telle qu'elle a été menée au sein de ce volume, au-delà des frontières de la seule sphère littéraire.